DEUXIÈME ANNÉE
N° 4
23 JANVIER 1947
16 PAGES



TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS

EDGAR . P. JACOBS

Suspendu inanimé à son parachute, le capitaine Blake descend lentement vers la terre. Que s'est-il donc passé à bord du Golden Rocket? (Voir page 16)

TINTIN vous parle

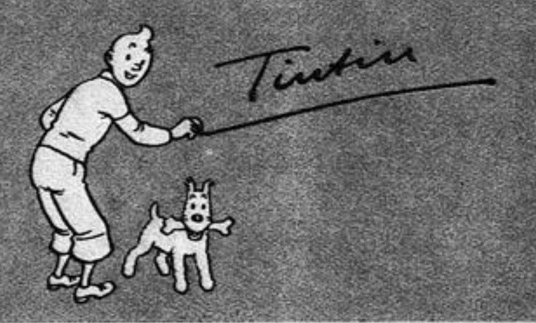
Ce qui mérite d'être rapporté n'est pas toujours mis en valeur par les journaux.

Peu de gens ont lu le bref entrefilet qui relate que le médecin anglais Prescott, désireux d'établir quelle dose de curarine — un dérivé du redoutable curare — est nécessaire pour obtenir une bonne anesthésie, s'est froidement fait administrer deux piqûres de ce produit.

Il a tout simplement failli y rester. Et il a fallu sept minutes de respiration artificielle pour le ramener à la vie. Un peu plus, et le docteur Prescott nous quittait pour de bon !

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, de tels exemples d'héroïsme professionnel ne sont pas rares, et je trouve qu'il faudrait qu'on les signalât plus souvent et qu'on les commentât comme ils méritent de l'être. Et vous ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous les amis !

Mon pressentiment ne me trompait pas, lorsqu'en pensant à votre courrier, je parlais l'autre jeudi d'une avalanche ! OUF !... On n'en voit pas de pareilles tous les jours dans les Alpes !...

C'est le CODE D'HONNEUR qui, cette semaine, semble avoir retenu l'attention de la plupart de nos correspondants.

— Comme le dit Josse V..., le CODE D'HONNEUR peut être considéré comme les statuts de notre club.

— Très bien ta petite phrase, Marcel V... ! Je suis tout à fait de ton avis. Le sentiment que doit inspirer le CODE D'HONNEUR parmi nos amis, ce n'est pas celui d'être soumis à un règlement sévère mais la joie de faire partie d'une élite pour laquelle le respect de la parole donnée est sacré !...

— Quelques lecteurs des Ardennes me demandent si chaque club local doit comprendre des sections. Non, ce n'est pas nécessaire !... Les sections sont facultatives. Elles ne doivent être créées que par ceux qui le désirent. Mettez-vous bien dans la tête, les amis, que dans notre club, il n'existe — à part l'observance du code d'honneur — aucune règle absolue.

Le club est fondé pour votre plaisir. Si vous n'éprouvez aucun goût pour le travail des sections, n'y participez pas. Rien ne vous y oblige !

— Quel âge faut-il avoir pour faire partie de ton club ? m'écrit Raoul D...

Mon Dieu, Raoul, n'importe lequel ! Il n'y a pas de limite. Grands et petits seront toujours les bienvenus chez moi !

— Nombreux parmi vous, sont ceux qui m'ont exprimé le désir de posséder un Code Secret. Tout à fait d'accord, les amis ! Il va de soi qu'un club digne de ce nom doit fournir à ses membres un moyen de correspondre qui les mette à l'abri des indiscrets. Aussi donc, jeudi en quinze, sans aucune faute, je vous ferai part du du Code auquel j'ai pensé. J'espère que vous en serez contents. Ceci ne vous empêche évidemment pas de m'en proposer de votre invention. Tous ensemble, nous choisirons le meilleur.

De nombreuses lectrices me demandent si elles peuvent, elles aussi, faire partie du club. Bien sûr ! De même que les garçons, les jeunes filles ont le droit de s'inscrire comme membres et de porter l'insigne. L'organisation de groupes réservés à nos amies est actuellement à l'étude.

TINTIN.



MON COURRIER

FRANÇOIS QUOIDBACH. — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Hélas ! mes nombreuses occupations m'empêchent d'aller te voir en ce moment. Bonne poignée de mains!

MAX BARBIOT, Maurage. — Ce petit mot pour te prouver que je pense à toi.

GEORGES PURNELLE, Bruxelles.— Merci pour tes chaleureuses félicitations.

F. HOFMAN. — Fait connaître, au bureau du journal, ton adresse en Suisse; les numéros de Tintin t'y seront envoyés.

MAURICE HENDELES, Bruxelles. — Nous penserons à ton idée. L'album que tu nous signales est actuellement épuisé.

NICOLLE THIRION, Etterbeek. — Ta lettre est charmante. Non, bien sûr, rien ne t'empêche de créer un club Tintin en Allemagne avec les autres enfants belges que tu trouveras là-bas. Au contraire, et bonne chance !

R. RONSE, Mont-Saint-Guibert. — C'est bien gentil à toi de nous trouver le plus d'amis possible. Nous t'en remercions chaleureusement.

PIERRE LINARD, Bruxelles. — Merci, pour ton petit jeu, il est bien amusant.

R. et L. BLACKBURN, Todmorgen (Lancs) Angleterre. — Nous sommes très heureux de vous compter parmi les premiers membres anglais de notre club. Cordiale poignée de main !

TORCONO SUBERN. — Tu auras trouvé réponse à ta question dans le n° 17 de TINTIN.

PAUL DE VLIEGER, Bruxelles et LOUIS, de Liége. — Nous tâcherons de répondre à votre demande concernant la planète Mars.

ALBERT DONDELINGER, Uccle. — Mais oui, envoie-nous des papiers et des blagues ! Si nous avons de la place, nous les publierons.

EQUIPE DE NIVELLES. — D'accord pour vos équipes de foot-ball et de balle pelote.

FRANÇOIS de SPIRLET, Bruxelles. — Ta lettre nous a fait plaisir. L'insigne va bientôt être mis en vente.

FRANÇOIS DJAMA, de Carnières, JACQUES DE MAYER, Bruxelles, CLAUDE KERKHOFS, de Walcourt, JEAN CATTOU. — Merci pour vos félicitations.

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ATTENTION !

Le Cirque Royal attend tous les amis de Tintin le jeudi 23 janvier à 15 h. Qu'ils s'adressent dès à présent à la location du Cirque Royal (tél. : 17.25.52) pour retenir leurs places ! La location fonctionne de 11 à 19 h.

Les amis de Tintin bénéficieront d'une réduction de 50 % sur les prix d'entrée.

Après le merveilleux programme du jour, il sera réservé à nos amis une surprise sensationnelle !

Et n'oublions pas la date : **jeudi 23 janvier 1947 à 15 h.**

Abonnements :

	BELGIQUE	FRANCE
Trois mois	Fr. b. 47.–	Fr. fr. 125.–
Six mois	» 90.–	» 240.–
Un an	» 175.–	» 450.–

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. N° 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

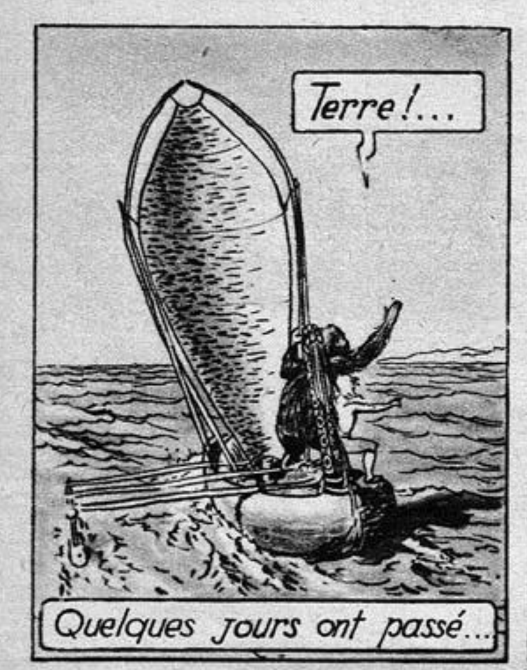
L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)









Sans attendre les deux animaux sautent sur la terre ferme Leur brusque élan repousse la ....







Le tigre chasse pour son propre compte





TINTIN SCOUTISME

CELA m'a fait plaisir d'apprendre que tu étais parvenu à faire un feu suivant la méthode indienne. A te parler franc, j'attendais avec un peu d'anxiété les résultats de la mise en pratique de ma théorie.

Sans doute, les expériences que j'en avais faites s'étaient-elles révélées concluentes, mais je me demandais si j'avais été suffisamment clair dans mes explications.

« Enfin, comme dirait M. Tournesol, tout est bien qui finit bien! » et la peine que tu t'es donnée me paraît largement compensée par l'idée que tu viens de refaire une expérience qui révolutionna jadis, le monde préhistorique.

Tu voudrais à présent que je t'indique comment construire un arc. Mon vieux, ta demande tombe à pic! Le moment se prête admirablement à ce genre de sport.

Tu pourrais évidemment, comme font la plupart des gosses, te contenter d'une branche de saule, à laquelle tu aurais fixé une cordelette solide. Mais cela ne te permettrait pas de tirer à une distance raisonnable ni avec une précision suffisante. Pour atteindre ce double but, il te faudra, une fois de plus, prendre un peu de peine.

Le point essentiel dans la construction d'un arc, c'est le choix du bois. Au Moyen-Age, les meilleurs d'entre eux étaient construits en bois d'oranger.

Pour nous, qui n'avons pas la possibilité d'aller chercher nos matériaux à l'étranger, nous devrons nous contenter d'une branche de frêne, et si possible, de frêne jeune.

La branche devra être droite et contenir aussi peu de nœuds que possible; quant à son diamètre, il pourra osciller entre 3 et 7 cm.

Si tu as la chance de dénicher une branche de 7 cm. de diamètre, fends la soigneusement de haut en bas; de cette manière tu pourras te construire deux arcs, plus solides que ceux qui seraient fabriqués dans une branche ordinaire, puisque débarrassés de la « moëlle » qui affecte toujours l'arc de quelque faiblesse.

Afin de ne pas gâcher la branche de frêne que tu auras trouvée, fais-toi la main avec du saule ou du cèdre. Les résultats obtenus t'encourageront à t'attaquer au frêne.

De toute manière tu peux dès maintenant rechercher, au cours de tes explorations, la branche qui servira plus tard à construire ton arc.

Si tu la prends en cette saison, elle sèchera plus vite car la sève s'en est retirée.

Lorsque tu seras revenu à la maison, pends-la par une extrémité au plafond d'une pièce sèche mais non chauffée, et attaches-y, à l'autre bout, un poids d'au moins 5 kgs. Et n'oublie surtout pas de l'écorcer!

Jeudi prochain je te révélerai de quelle manière il faut t'y prendre pour donner à ton arc la forme classique que tu as admirée dans celui de Robin des Bois.

Bien à toi,

BISON SERVIABLE.

AIGLON, 58e B. P. — Pour te contenter, je publierai des jeux dans une de mes prochaines chroniques.

JOSSE MICHIELS. — Mon papier d'aujourd'hui répond à ta demande.

LE RAYON... les aventures de...

















UN de nos amis, GUY LECLERC, de Forest, voudrait avoir quelques renseignements sur les appareils photographiques, afin d'« en construire un lui-même ».

De prime abord, cela peut paraître un peu téméraire. Pourtant, je puis vous dire qu'à votre âge j'en avais moi-même déjà construit plusieurs, et même un tout petit, petit, que je suspendais sous un cerf-volant pour faire des photos aériennes... Mais nous n'en sommes pas encore là.

Qu'il me suffise aujourd'hui de vous indiquer que la partie principale d'un appareil à photos, c'est ce qu'on appelle la « chambre noire » (à ne pas confondre avec la pièce obscure qui sert de laboratoire à divers travaux). C'est très simple : n'importe quelle boîte plus ou moins cubique, parfaitement étanche à la lumière, est une chambre noire; il ne vous sera donc pas difficile d'en trouver une chez vous.

Beaucoup d'entre vous me diront : mais c'est l'objectif qui est la partie principale d'un appareil! Non, mes amis. D'ailleurs je vous propose d'en faire un qui ne vous coûtera absolument rien.

Il vous suffit de creuser avec une fine aiguille, et bien au centre du fond de votre boîte, un tout petit trou très net, sans bavures. Voilà... c'est tout!

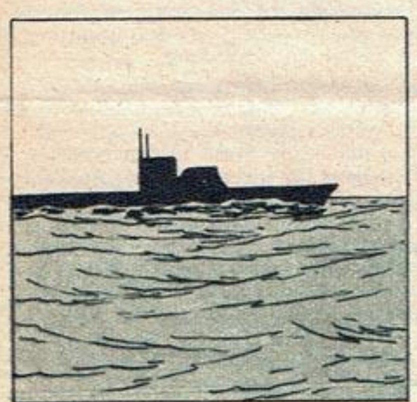
Si vous dirigez votre objectif vers un paysage ensoleillé, ce paysage se reproduira très exactement, mais « la tête en bas », sur le fond de la chambre noire, qui se trouve être précisément le couvercle de votre boîte.

... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko







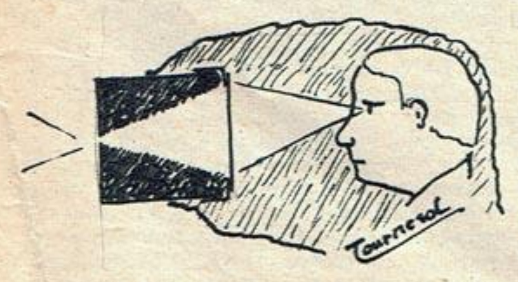








Pour vous en assurer, découpez une ouverture dans ce couvercle, et collez sur l'espace vide une feuille de papier-calque d'architecte, bien tendu. Si vous vous replacez devant le paysage ensoleillé, c'est donc sur le papier-calque que se reproduira l'image renversée, et vous pourrez la voir par transparence.



Cette image est évidemment très faible et en pleine lumière elle devient invisible. Il sera nécessaire, pour la rendre plus précise, que vous couvriez votre tête, ainsi que votre appareil à photos (à l'exception de l'objectif bien entendu !) d'un voile noir, comme font les photographes-portraitistes dans leurs ateliers.

Si vos expériences ne donnent pas de résultats, c'est que le trou qui sert d'objectif est trop petit ou trop gros : trop petit, il ne laisse pas pénétrer assez de lumière; trop gros il ne forme pas d'image. Faites l'essai, mes amis; cela ne coûte pas cher, et c'est très instructif. Et dites-vous bien que j'ai « réussi » avec un appareil semblable, de superbes paysages. Si cet objectif naturel est très peu lumineux, il ne donne, en revanche, aucune déformation, même sur les bords et il est, en celà, plus parfait que les meilleurs.

La question vous intéresse-t-elle ? Ecrivez-moi. Je vous donnerai des renseignements complémentaires !

T. Tournesol



A PROPOS de sport, il faut que je vous raconte une petite histoire. Depuis plusieurs semaines, un de mes petits neveux de 13 ans ne jurait plus que par « son sport du dimanche ».

Il fallait le voir engouffrer son repas, et jeter d'incessants regards sur la bonne vieille pendule de la cuisine !

Comme la question m'intéresse un peu, je résolus d'en avoir le cœur net. Après qu'il eut lancé un bref au revoir à la cantonnade, je sortis furtivement et lui emboitai le pas.

Je le vis sonner à une porte de rue et de cette porte jaillit bientôt un jeune gaillard de sa taille. Ils allaient d'un bon pas, l'allure décidée, et gesticulant avec un entrain endiablé.

Vers quelle séance attrayante, vers quel stade empli de champions aux visages purs pouvaient-ils bien se diriger ?

Soudain ils tournèrent dans une rue déserte et disparurent comme par une trappe qui les eut absorbés. Mystère !

Je vis une porte entrebaillée derrière laquelle retentissaient des clameurs immenses. J'entrai. Et que vis-je ? Ou plutôt que ne vis-je point ? Car un nuage de fumée bleue obscurcissait et empestait l'atmosphère : une grande salle de forme circulaire où des cris et des appels rauques se faisaient écho dans un brouhaha indescriptible. Je me faufilai parmi un mur d'être mouvants qui, le cou tendu, observaient, avec une attention non équivoque, un spectacle qui se déroulait en plein milieu de l'enceinte. Des aboiements innombrables s'élevaient comme d'une meute affolée. Je parvins, à force de jouer des coudes et non sans m'être fait agonir d'injures, à atteindre les premiers rangs des spectateurs.

Et je vis... Je vis une demi-douzaine de chiens longs et maigres qui s'élançaient à la poursuite d'un lièvre électrique. Je vis aussi des hommes accroupis qui tenaient solidement d'autres chiens prêts à s'envoler.. Et des chiffres qui s'inscrivaient sur un tableau noir. Et des gens tout autour de moi qui fouillaient dans leurs poches et tendaient des billets de banque du bout de leurs doigts d'ouvriers. Tous les visages étaient tirés par l'angoisse vers ces lévriers agiles qui emportaient du même coup dans leur course bien des espoirs et aussi, hélas, bien des déceptions. Je me trouvais dans un cynodrome. Se pouvait-il que mon jeune neveu se fût fourvoyé dans cet antre ? Et qu'allait-il bien y faire, que diable !...

Je sortis bientôt car cette atmosphère empuantie me donnait la nausée. Je me promenai longtemps, très longtemps, dans la rue déserte, surveillant cette porte qui livrait passage à un « flux incessant de sportifs ». Puis j'aperçus enfin mes deux garnements qui sortaient, l'air penaud et indécis. J'appelai mon neveu qui sursauta.

— Eh bien, mon ami, lui dis-je fort cordialement, et cette séance de sport ?

Il comprit la leçon et m'avoua avoir perdu tout son argent de poche. Quant à son ami, outre son propre argent, il avait perdu une somme rondelette empruntée à un louche copain de quartier. J'emmenai les deux gaillards au cinéma. On jouait « Robin des Bois ».

Je vous laisse le soin de tirer la morale de cette petite histoire. Quant à mon neveu, il n'a plus remis les pieds dans cette enceinte. Il est vrai que je lui ai offert un abonnement à TINTIN.

A la semaine prochaine.

Bien sportivement.

P.C.C. PAUL BEVING.

Roger P. — Les Jeux Olympiques n'ont pas été organisés pendant la guerre. Les derniers en date ont eu lieu à Berlin.

Marcelle DONY. — Reiff est originaire du Brabant wallon.

Lucien PAUL. — Victor Linart est un ancien champion belge né à Floreffe. Il a élu domicile en France et s'occupe du commerce de bois.

Pierre B. — Il s'agit du livre « La Tête et les Jambes » édité par feu Henri Desgranges, directeur de **l'Auto.** Il est en vente à la librairie de **l'Auto.** rue du Faubourg Montmartre, à Paris.

LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS.

(Suite.)

ILS firent une sorte de campement au bord de la route, et le poney fut tout heureux de brouter la haie à son aise.

Mon frère raconta aux deux dames de quelle façon il s'était enfui de Londres, et il leur dit tout ce qu'il savait de ces Marsiens et de leurs agissements. Le soleil montait peu à peu dans le ciel; au bout d'un instant leur conversation cessa; une sorte de malaise les envahit et ils furent tourmentés de pressentiments funestes. Plusieurs voyageurs passèrent, desquels mon frère obtint toutes les nouvelles qu'ils purent donner. Les phrases entrecoupées qu'on lui répondait augmentaient son impression d'un grand désastre survenant à l'humanité, et enracinèrent sa conviction de l'immédiate nécessité de poursuivre leur fuite. Il insista vivement auprès de ses compagnes sur cette nécessité.

— Nous avons de l'argent, commença la jeune femme; — elle s'arrêta court.

— J'en ai aussi, ajouta-t-il.

Elles expliquèrent qu'elles possédaient trente souverains d'or, sans compter une banknote de cinq livres, et elles émirent l'idée qu'avec cela on pouvait prendre un train à St Albans ou à New Barnet.

Mon frère leur expliqua que la chose était fort vraisemblablement impossible, parce que les Londoniens avaient déjà envahi tous les trains, et il leur fit part de son idée de s'avancer, à travers le comté d'Essex, du côté d'Harwich, pour de là, quitter tout à fait le pays.

Madame Elphinstone — tel était le nom de la dame en blanc — ne voulut pas entendre parler de cela et s'obstina à réclamer son George; mais sa belle-sœur, étonnamment calme et réfléchie, se rangea finalement à l'avis de mon frère. Ils se dirigèrent ainsi vers Barnet, dans l'intention de traverser la grande route du Nord, mon frère conduisant le poney à la main pour le ménager autant que possible.

A mesure que les heures passaient, la chaleur devenait excessive; sous les pieds, un sable épais et blanchâtre brûlait et aveuglait, de sorte qu'ils n'avançaient que très lentement. Les haies étaient grises de poussière et, comme ils s'approchaient de Barnet, un murmure tumultueux s'entendit de plus en plus distinctement.

Ils commencèrent à rencontrer plus fréquemment des gens qui, pour la plupart, marchaient les yeux fixes, en murmurant de vagues questions, excédés de fatigue et les vêtements sales et en désordre. Un homme en habit de soirée passa près d'eux, à pied, les yeux vers le sol. Ils l'entendirent venir, parlant seul, et, s'étant retournés, ils l'aperçurent, une main crispée dans ses cheveux et l'autre menaçant d'invisibles ennemis. Son accès de fureur passé, il continua sa route sans lever la tête.

Comme la petite troupe que menait mon frère approchait du carrefour avant d'entrer à Barnet, ils virent s'avancer sur la gauche, à travers champs, une femme ayant un enfant sur les bras et deux autres pendus à ses jupes; puis un homme passa, vêtu d'habits noirs et sales, un gros bâton dans une main, une petite malle dans l'autre. Au coin du chemin, à l'endroit où, entre des villas, il rejoignait la grande route, parut une petite voiture traînée par un poney noir écumant, que conduisait un jeune homme blême, coiffé d'un chapeau rond, gris de poussière. Il y avait avec lui, entassés dans la voiture, trois jeunes filles, probablement des petites ouvrières de l'East-End, et une couple d'enfants.

— Est-ce que ça mène à Edgware par là ? demanda le jeune homme aux yeux hagards et à la face pâle.

Quand mon frère lui eut répondu qu'il lui fallait tourner à gauche, il enleva son poney d'un coup de fouet, sans même prendre la peine de remercier.

Mon frère remarqua une sorte de fumée ou de brouillard gris pâle, qui montait entre les maisons devant eux et voilait la façade blanche d'une terrasse apparaissant de l'autre côté de la route entre les villas. Madame Elphinstone se mit tout à coup à pousser des cris en apercevant des flammèches rougeâtres qui bondissaient par-dessus les maisons dans le ciel d'un bleu profond. Le bruit tumultueux se fondait maintenant en un mélange désordonné de voix innombrables, de grincements de roues, de craquements de chariots et de piaffements de chevaux. Le chemin tournait brusquement à cinquante mètres à peine du carrefour.

— Dieu du ciel ! s'écria Mme Elphinstone, mais où nous menez-vous donc ?

Mon frère s'arrêta.

La grande route était un flot bouillonnant de gens, un torrent d'êtres humains s'élançant vers le nord, pressés les uns contre les autres. Un grand nuage de poussière, blanc et lumineux sous l'éclat ardent du soleil, enveloppait toutes choses d'un voile gris et indistinct, que renouvelait incessamment le piétinement d'une foule dense de chevaux, d'hommes et de femmes à pied et le roulement des véhicules de toute sorte.

D'innombrables voix criaient :

— Avancez ! avancez ! faites de la place !

Pour gagner le point de rencontre du chemin et de la grande route, ils crurent passer dans l'âcre fumée d'un incendie; la foule mugissait comme les flammes, et la poussière était chaude et suffocante. A vrai dire, et pour ajouter à la confusion, une villa brûlait à quelque distance de là, envoyant des tourbillons de fumée noire à travers la route.

Deux hommes passèrent auprès d'eux, puis une pauvre femme portant un lourd paquet et pleurant; un épagneul perdu, la langue pendante, tourna, défiant, et s'enfuit, craintif et pitoyable, au geste de menace de mon frère.

Autant qu'il était possible de jeter un regard dans la direction de Londres, entre les maisons de droite, un flot tumultueux de gens étaient serrés contre les murs des villas qui bordaient la route. Les têtes noires, les formes pressées devenaient distinctes et surgissant de derrière le pan de mur, passaient en hâte, et confondaient de nouveau leurs individualités dans la multitude qui s'éloignait, et qu'engloutissait enfin un nuage de poussière.

— Avancez ! avancez ! criaient les voix. De la place ! de la place !

Les mains des uns pressaient le dos des autres; mon frère tenait la tête du poney, et, irrésistiblement attiré, il descendait le chemin lentement et pas à pas.

Edgware n'avait été que confusion et désordre, Chalk Farm un chaos tumultueux, mais, ici, c'était toute une population en débandade. Il est difficile de s'imaginer cette multitude. Elle n'avait aucun caractère distinct : les personnages passaient incessamment et s'éloignaient, tournant le dos au groupe arrêté dans le chemin. Sur les bords, s'avançaient ceux qui étaient à pied, menacés

RESUME.— Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes et armés d'un Rayon Ardent. Au cours d'engagements récents dans le Surrey, ils ont même fait usage d'une étrange fumée asphyxiante. Le narrateur décrit la panique qui règne dans la capitale anglaise où vit son frère. Tous les Londoniens fuient en désordre la ville menacée.

E.J.

La plupart marchaient les yeux fixes...

par les véhicules, se bousculant et culbutant dans les fossés.

Les chariots et les voitures de tout genre s'entassaient et s'emmêlaient les uns dans les autres, laissant peu de place pour les attelages plus légers et plus impatients qui, de temps en temps, quand la moindre occasion s'offrait, se précipitaient en avant, obligeant les piétons à se serrer contre les clôtures et les barrières des villas.

— En avant ! en avant ! était l'unique clameur. En avant ! ils viennent !

Dans un char-à-bancs se trouvait un aveugle vêtu de l'uniforme de l'armée du Salut, gesticulant avec des mains crochues et criant à tue-tête ce seul mot : Eternité ! Eternité ! Sa voix était rauque et puissante, si bien que mon frère put l'entendre longtemps après qu'il l'eut perdu de vue dans le nuage de poussière. Certains de ceux qui étaient dans les voitures fouettaient stupidement leurs chevaux, et se querellaient avec les cochers voisins, d'autres restaient affaissés sur eux-mêmes, les yeux fixes et misérables; quelques-uns, torturés de soif, se rongeaient les poings, ou gisaient prostrés au fond de leurs véhicules; les chevaux avaient les yeux injectés de sang et leur mors était couvert d'écume.

Il y avait, en nombre incalculable, des cabs, des fiacres, des voitures de livraisons, des camions, une voiture des postes, un tombereau de boueux avec la marque de son district, un énorme fardier surchargé de populaire. Un haquet de brasseur passa bruyamment, avec ses deux roues basses éclaboussées de sang tout frais.

— Avancez ! faites de la place ! hurlaient les voix.

Des femmes, au visage triste et hagard, piétinant dans la foule avec des enfants qui criaient et qui trébuchaient; certaines étaient bien mises, leurs robes délicates et jolies toutes couvertes de poussière, et leurs figures lassées étaient sillonnées de larmes. Avec elles, parfois, se trouvaient des hommes, quelques-uns leur venant en aide, d'autres menaçants et farouches. Luttant côte à côte avec eux, avançaient quelques vagabonds las, vêtus de loques et de haillons, les yeux insolents, le verbe haut, hurlant des injures et des grossièretés. De vigoureux ouvriers se frayaient un chemin à la force des poings; de pitoyables êtres, aux vêtements en désordre, paraissant être des employés de bureau ou de magasin, se débattaient fébrilement. Puis mon frère remarqua, au passage, un soldat blessé, des hommes vêtus du costume des employés de chemin de fer, et une malheureuse créature qui avait simplement jeté un manteau par-dessus sa chemise de nuit.

Mais, malgré sa composition variée, cette multitude avait divers traits en commun : la douleur et la consternation se peignaient sur les faces, et l'épouvante semblait être à leurs trousses. Un soudain tumulte, une querelle entre gens voulant grimper dans quelque véhicule leur fit hâter le pas à tous, et même un homme si effaré, si brisé que ses genoux ployaient sous lui, sentit pendant un instant une nouvelle activité l'animer. La chaleur et la poussière avaient déjà travaillé cette multitude; ils avaient la peau sèche, les lèvres noires et gercées; la soif et la fatigue les accablaient et leurs pieds étaient meurtris. Parmi les cris variés, on entendait des disputes, des reproches, des gémissements de gens harassés et à bout de forces, et la plupart des voix étaient rauques et faibles. Par-dessus tout dominait le refrain :

— Avancez ! de la place ! Les Marsiens viennent !

Aucun des fuyards ne s'arrêtait et ne quittait le flot torrentueux. Le chemin débouchait obliquement sur la grande route par une ouverture étroite, et avait l'apparence illusoire de venir de la direction de Londres. A son entrée, cependant, se pressait le flot de ceux qui, plus faibles, étaient repoussés hors du courant et s'arrêtaient un instant avant de s'y replonger. A peu de distance un homme était étendu à terre avec une jambe nue enveloppée de linges sanglants et deux compagnons dévoués se penchaient sur lui. Celui-là était heureux d'avoir encore des amis.

Un petit vieillard, la moustache grise et de coupe militaire, vêtu d'une redingote noire crasseuse, arriva en boitant, s'assit, ôta sa botte et sa chaussette ensanglantée, retira un caillou et se remit en marche clopin-clopant; puis une petite fille de huit ou neuf ans, seule, se laissa tomber contre la haie, auprès de mon frère, en pleurant.

— Je ne peux plus marcher ! Je ne peux plus marcher !

Mon frère s'éveilla de sa torpeur, la prit dans ses bras et, lui parlant doucement, la porta à miss Elphinstone. Elle s'était tue, comme effrayée aussitôt que mon frère l'avait touchée.

— Ellen ! cria, dans la foule, une voix de femme éplorée, Ellen !

Et l'enfant se sauva précipitamment en répondant :

— Mère !

— Ils viennent ! disait un homme à cheval en passant devant l'entrée du chemin.

— Attention, là ! vociférait un cocher haut perché sur son siège.

Et une voiture fermée s'engagea dans l'étroit chemin. Les gens s'écartèrent, en s'écrasant les uns contre les autres, pour éviter le cheval.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

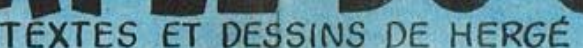


Avancez ! de la place ! les Marsiens viennent !...



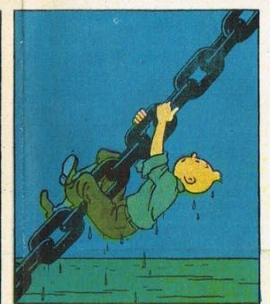
LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL



TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

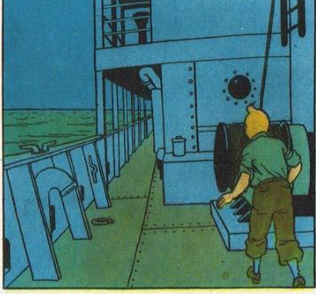


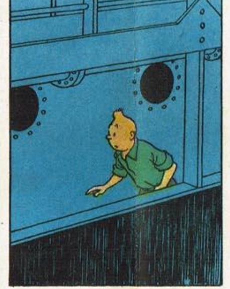












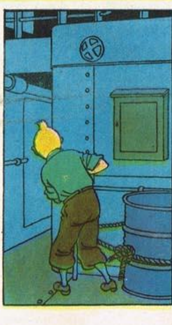




















(A suivre.)

LE PETIT POISSON D'OR

Conte adapté du russe par Olavi KOSKINEN

Il y a bien longtemps, vivait dans une humble isba de l'île Bouyane, un couple de pauvres gens. Le vieux tressait des filets et pêchait; c'était son seul moyen de subsistance. Mais la mer, à cet endroit, n'était guère poissonneuse, et l'homme et la femme vivaient dans une grande misère.

Une fois pourtant, lorsque le vieillard voulut retirer son filet, celui-ci lui parut si lourd qu'il ne réussit qu'avec peine à le sortir de l'eau. Il regarda et, à sa grande surprise, il ne découvrit qu'un seul petit poisson, mais un poisson en or.

Le poisson se mit alors à parler. « Ne me prends pas, bon vieillard, dit-il. Rends moi plutôt à la mer. Je saurai t'en récompenser en t'accordant ce que tu désires ».

Le pêcheur ôta son bonnet, se gratta la tête et, après de longues réflexions, répondit : « Je n'ai vraiment besoin de rien. Retourne à la mer et sois libre ». Il jeta le poisson dans l'eau et rentra à la maison.

— As-tu fait bonne pêche aujourd'hui ? lui demanda la vieille. Le pêcheur lui raconta son aventure.

— Vieux nigaud ! vitupéra la femme. Une fortune te tombe entre les mains et tu n'es pas capable de la conserver. Elle ne fit plus, du matin jusqu'au soir, que gronder. « Si seulement tu lui avais demandé du pain ! gémissait-elle. Bientôt nous n'aurons plus le moindre croûton à nous mettre sous la dent ».

Un jour, à bout de patience, le vieillard s'en fût au bord de la mer et appela : « Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau ! »

Le poisson nagea sur le bord du rivage et demanda : « Que me veux-tu, vieillard ? »

— Ma vieille tempête tout le jour au logis. Elle m'a envoyé pour te demander du pain.

— Retourne à la maison. Vous aurez du pain à discrétion.

Le vieillard s'en retourna. « Eh, bien, la vieille, avons-nous du pain, maintenant ? »

— Du pain ? Oui, nous en avons plus qu'il ne nous en faut. Il y a qu'un malheur : mon auge s'est fendue et je n'ai plus rien pour laver mon linge. Va donc retrouver le poisson d'or et demande-lui un baquet neuf.

— Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau ! »

— Que veux-tu de moi, vieillard ?

— C'est la vieille qui veut un baquet neuf.

— C'est bien, vous l'aurez.

Le vieillard s'en revint. Il n'avait pas encore atteint le seuil de l'isba que la vieille se précipita vers lui. « Va trouver le poisson d'or et demande lui de nous construire une nouvelle isba. Crois-tu que je vais vivre encore longtemps dans celle-ci qui est prête à s'écrouler ? »

— Petit poisson, petit poisson ! Lève ta tête hors de l'eau !

— Que veux-tu de moi, vieillard ?

— La vieille demande une isba neuve. Elle ne me laisse pas en repos.

— N'aie point de chagrin, vieillard, retourne à la maison.

Et le vieillard aperçut au bord du chemin, une belle isba, toute neuve avec une frise en bois découpé sur le pignon. Mais la vieille n'était pas encore satisfaite. Elle courut à sa rencontre. « Vieux nigaud, dit-elle, tu ne sais jamais profiter de ta chance. Sache que j'en ai assez d'être paysanne. Je veux être une dame du monde ».

— Petit poisson, petit poisson ! Lève la tête hors de l'eau !

— Que veux-tu, vieillard ?

— Petit poisson, ma vieille ne me laisse aucun repos. Elle a perdu la raison. Elle ne veut plus être paysanne, mais une dame du monde.

— Ne te chagrine pas. Retourne à la maison.

Le vieillard s'en retourna. A la place de l'isba, il vit une superbe maison de pierres à trois étages. Les serviteurs s'affairaient partout. La vieille, vêtue d'une somptueuse robe de velours et de brocart, trônait dans un fauteuil et distribuait ses ordres.

— Bonjour, femme ! dit le vieux.

— Fi donc ! Quel est ce rustre qui m'appelle « femme » quand je suis maintenant une dame ! Holà, mes gens, renvoyez ce manant à ses écuries et appliquez-lui autant de coups de fouet que vous pourrez.

Le vieux fut saisi et entraîné à l'écurie où il fut étrillé de telle façon qu'il put à peine tenir sur ses jambes. Après quoi, son épouse, ayant décidé qu'il remplirait à l'avenir les fonctions de concierge, lui fit remettre un balai et lui ordonna d'aller manger à la cuisine avec les domestiques.

Au bout d'un certain temps, elle s'ennuya de sa nouvelle condition et elle fit mander le vieillard pour lui donner ses ordres.

—Va-t-en vite vieux sot, va trouver le petit poisson d'or et dis-lui que je veux devenir reine.

— Petit poisson, petit poisson d'or !

— Que veux-tu, vieillard ?

— Ma femme est plus folle que jamais. Voilà maintenant qu'elle veut devenir reine.

— Ne t'afflige pas. Retourne chez toi.

Et le vieillard vit à la place de l'ancienne demeure, un magnifique palais couvert d'un toit d'or hérissé de clochetons. Des sentinelles faisaient la ronde, l'arme à l'épaule. Coiffée du diadème royal, la vieille était au balcon, entourée des généraux et des grands dignitaires de la cour.

Mais il vint un temps où elle se lassa d'être reine et elle envoya quérir le vieux, afin qu'il se présentât au pied du trône, devant son auguste personne. Après bien des recherches, on finit par le découvrir au fond d'une arrière-cour.

— Va-t-en, vieux sot, va trouver le poisson d'or et dis-lui que je veux être la maîtresse des eaux et des mers et que j'exige que tous les poissons soient mes fidèles serviteurs.

Le vieux voulut résister, mais sur la menace d'avoir la tête tranchée s'il n'obéissait sur l'heure, il se rendit au rivage.

— Petit poisson, petit poisson d'or ! Viens, je t'en prie.

Le poisson ne donna pas signe de vie. Le vieux l'appela une seconde fois, une troisième fois. Enfin, il vint.

— Que me veux-tu, vieillard ?

— Ma vieille veut maintenant être la souveraine des mers et des eaux et commander à tous les poissons de la mer...

Sans répondre, le petit poisson d'or se retourna et gagna les profondeurs...

Quand le vieillard revint chez lui, il ne retrouva plus le château. A sa place, il trouva la petite isba délabrée et sur le seuil, la vieille, pauvrement vêtue, à côté de son baquet brisé.

Tous deux recommencèrent à vivre comme autrefois. Le vieux se remit à pêcher, mais plus jamais il ne réussit à reprendre le petit poisson d'or.



notre GRAND CONCOURS

SIXIEME EPREUVE

NOUS arrivons aujourd'hui, chers amis, à la dernière épreuve du grand concours organisé par TINTIN.

Vos réponses devront parvenir au journal jeudi prochain 30 janvier au plus tard.

Les concurrents sont priés d'inscrire, dans le coin gauche de leur enveloppe, la mention: «CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

Attention !

Chaque réponse devra porter en CARACTERES D'IMPRIMERIE, les nom, prénoms et adresse complète du concurrent.

PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

— Un poste de T.S.F. « HOWARD » 901 A.I. offert par les usines STAAR, rue Vander Stichelen, 62-64, à Bruxelles
— Une bicyclette
— Un train électrique
— Une trottinette
— Un ballon de football
— Des albums TINTIN
— Une paire de patins à roulettes

et 250 autres prix parmi lesquels figurent des baptêmes de l'air, des abonnements à TINTIN, de nombreux jeux, etc...



Le cadre que vous avez sous les yeux contient 20 illustrations ou fragments d'illustrations que vous avez pu observer dans les précédents numéros de TINTIN.

PREMIERE QUESTION

— Dans quel numéro de votre journal et à quelle page, chacune de ces vingt illustrations a-t-elle été publiée ?

DEUXIEME QUESTION

— Quel est celui de tous les numéros de TINTIN déjà parus qui vous ait laissé le meilleur souvenir ?

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir vos réponses à temps, munies du bon de participation. Et bonne chance !

BON DE PARTICIPATION
Epreuve n° 6.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY







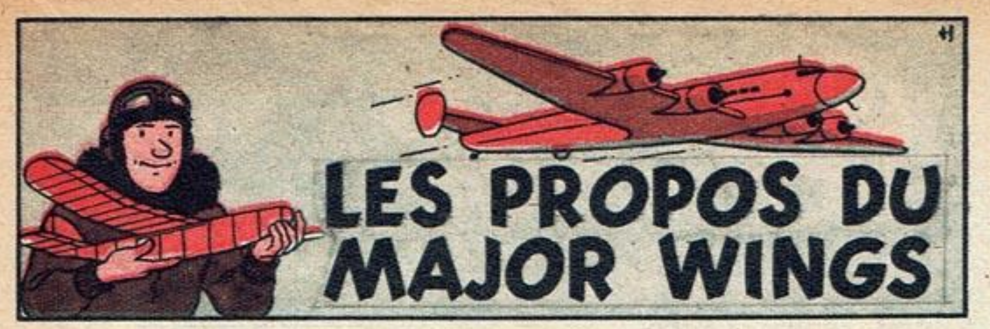








(A suivre.)



EH BIEN ! Tintin, quoi de nouveau aujourd'hui dans ton courrier ?

— Pas mal de nos amis demandent que vous leur parliez un peu des modèles réduits. Certains veulent des plans, d'autres des renseignements particuliers.

— Des plans, je ne pense, pas, Tintin, qu'il y ait moyen d'en faire paraître dans cette page; nous avons trop peu de place. D'ailleurs, il faut bien te dire que pour qu'un plan soit lisible et pratique pour la majorité des amateurs, il est absolument indispensable qu'il reproduise toutes les pièces à l'échelle 1/1, c'est-à-dire à la grandeur d'exécution; tu vois qu'il est absolument impossible d'en faire tenir un dans une page de notre journal.

— C'est vrai, major, pour les grands appareils; mais pour les petits ?

— Je vais t'expliquer, Tintin. En théorie, on pourrait envisager la construction de petits avions, ou de petits planeurs. On trouve dans le commerce des appareils tout en balsa, qui n'ont qu'une vingtaine de centimètres d'envergure; et ils volent très bien, c'est-à-dire que, lancés vivement à la main, ils effectuent un vol plané, très correct, d'une vingtaine de mètres. C'est déjà très amusant pour les petits. Mais pratiquement, ce genre d'appareils ne nous intéresse pas.

C'est pour cette raison d'ailleurs, que les règlements des concours prévoient une envergure minimum de 70 centimètres avec un maximum de 3 m. 50.

— Oh ! là, major, c'est formidable, 3 m. 50 !

— En effet. Sauf dans des cas très spéciaux, comme des expériences de radiotélécommande, une telle dimension n'est pas pratique. Les grands appareils sont longs à construire et coûteux en matériel; de plus, ils sont proportionnellement plus fragiles que les petits, et surtout plus difficiles à transporter.

— Que conseillez-vous donc, major ?

— Pour les planeurs : 0 m. 80 à 1 m. d'envergure; pour les avions à moteur de caoutchouc : 0 m. 70 à 1 m. 20; pour les moto-modèles : 0 m. 90 à 1 m. 50; du moins dans l'état actuel du modélisme. Que les amateurs s'en tiennent donc à ces dimensions, et qu'ils choisissent chez de bons spécialistes des plans à grandeur d'exécution. Notre journal va d'ailleurs en entreprendre très bientôt la publication spéciale.

— Et pour les matériaux, major ?

— Le bois idéal, Tintin, c'est le balsa; c'est le bois d'un arbre d'Amérique du Sud, dont la densité est la moitié de celle du liège. Evidemment, sa solidité n'est pas très grande, mais employé intelligemment, il permet d'obtenir des constructions robustes, d'une extraordinaire légèreté. Son principal inconvénient est son prix élevé, du fait qu'il s'agit d'une marchandise importée. Il est très aisé à travailler, se découpe avec la lame pointue d'un « couteau à balsa », et se cintre facilement. Il n'est pourtant pas indispensable, et certains pays qui, avant la guerre, avaient pour principe de ne rien importer que d'absolument indispensable, ne l'employaient jamais; ils construisaient pourtant des appareils réduits de première qualité !

En dehors du balsa, on emploie couramment des bois de notre pays, tels que le sapin ou, de préférence, le peuplier; celui-ci est plus léger; celui-là, plus solide. Ce qui est également très intéressant, c'est le triplex d'aviation très mince, de 1 mm. d'épaisseur en moyenne. Comme on en était privé pendant la guerre, on le remplaçait par des planchettes de 2 mm., plus fragiles. Heureusement, ce matériau est de nouveau à notre portée; il est léger, résistant, et se découpe aux ciseaux, ce qui facilite beaucoup la construction.

Les plans indiquent toujours les matériaux à employer. Il faut cependant se méfier des mesures hors séries indiquées par certains, et que l'on ne trouve pas couramment dans le commerce.

— Quelles sont donc, major, les dimensions courantes ?

— En balsa, comme en bois dur, les longerons ont généralement 1 m. de long. Comme sections, on a d'abord des carrés de 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10 et 12 mm. de côté puis des plats de 2×5, 2×10, 3×6, 3×10, 4×10, 4×15, 5×20 mm. Les planchettes se font également en 1 m. de long et 10 cm. de large, dans les épaisseurs de 1 à 10 mm. Quant au triplex, on l'obtient en plaque aux dimensions désirées; elles vont jusqu'à plus de 1 m. de côté.

— Ne construit-on jamais les modèles en longerons métalliques, major ?

— Les Allemands, avant la guerre, avaient lancé sur le marché des boîtes d'outillage spécial et des profilés de toutes formes, en duralumin. Mais cette technique, très coûteuse et relativement compliquée, n'a eu que peu de développement; n'en parlons donc pas actuellement !

Nous continuerons cette étude la prochaine fois, Tintin. Good bye.

★

François CLAUDISSE, Woluwé St.-Lambert. — Le lourd avion dont tu parles est animé d'une grande vitesse par les puissants moteurs qui le tirent. Avec la vitesse, le vent qui frappe par dessous ses grandes ailes est assez fort pour le soulever et le maintenir en l'air.

Filip DE MEYER, Kessel-Loo. — Nous avons trop de matières à traiter pour pouvoir publier maintenant des plans qui tiennent tant de place ; nous en reparlerons. Mes félicitations pour ton plan de planeur.

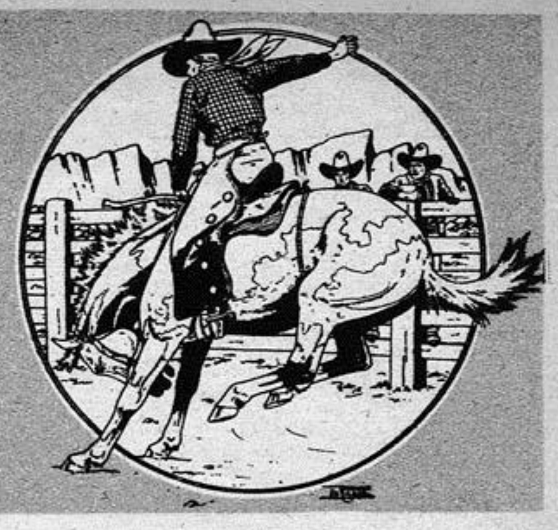
Petite Histoire de l'Aéronautique

Ce dirigeable fusiforme, d'une longueur de 32 mètres, possédait une hélice de 4 mètres. Son diamètre atteignait 6 mètres. Le 19 octobre 1901, il partit de Saint-Cloud, doubla la Tour Eiffel et revint à sa base, en vingt-neuf minutes trente secondes. Cet exploit lui fit gagner la Coupe Deutsch.

HERGÉ

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC





























"ALLONS, DEBOUT!... CE N'EST PAS LE MOMENT DE DORMIR!... VIENS FAIRE LE FANTÔME AVEC NOUS... IL FAUT QUE LE MOUTARD DÉGUERPISSE DÈS DEMAIN!

À MOINS QUE CETTE BLAGUE TOURNE À TA DÉCONVENUE... COMME LES AUTRES!

METTONS-NOUS PIEDS NUS, ÉTEIGNONS LA LAMPE ET POUSSONS DES SOUPIRS, DES CRIS SOURDS, DES PLAINTES EN REMUANT DES CHAÎNES.... VOUS Y ÊTES?.. EN AVANT!

(A suivre.)

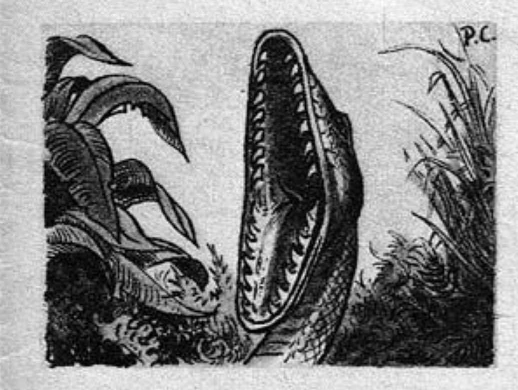


J'AI rencontré l'autre jour un de mes bons amis, grand explorateur et chasseur devant l'éternel, avec lequel j'ai eu un entretien passionnant sur... les serpents. C'est fou, mes amis, ce que l'on peut apprendre de neuf en une seule conversation !

— Les serpents, m'a dit cet excellent ami, sont des bêtes sur le compte desquelles circulent les légendes les plus invraisemblables. On ne les aime pas, et c'est compréhensible, car ils ne sont pas spécialement séduisants, mais de là à les envelopper tous dans le même mépris ! Non !... Ainsi l'on prétend qu'ils sont gluants et sales ! Quelle erreur ! Non seulement ils ne sont pas gluants mais ils partagent encore avec tous les reptiles, l'honneur de compter parmi les plus propres des animaux !

On dit aussi qu'ils piquent, c'est faux ! Ils mordent. Leur langue, qu'elle soit fourchue ou pointue, n'est qu'un organe des sens comme notre langue à nous, et n'a aucun rapport avec l'attaque !

— Et leur pouvoir de fascination ?...



N'est-il pas exact que certains d'entre eux réussissent à hypnotiser leur proie ?

— Voilà encore une belle fable ! Je sais que la plupart des gens lui accordent foi, mais elle ne contient pas un gramme de vérité ! Il n'existe aucune race de serpents hypnotiseurs. L'immobilité de la victime ne peut s'expliquer que par une crainte... « paralysante ».

Mon ami s'est interrompu pour allumer sa pipe, puis il a poursuivi :

— Ne croit-on pas généralement que les serpents n'ont pas de membres ?

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est encore inexact. Certains d'entre eux possèdent bel et bien des moignons de membres postérieurs : les boas, par exemple !

— Voilà qui est extraordinaire !... mais, puisque vous êtes lancé sur ce sujet, cher ami, pourquoi ne communiqueriez vous pas à nos lecteurs, quelques-unes des observations que vous avez faites sur les serpents ?

— Volontiers... Comme vous le savez peut-être, la partie la plus caractéristique du serpent, c'est la tête. Grâce à la forme et la mobilité de certains os, la bouche peut s'ouvrir jusqu'à amener les deux machoires sur un même plan vertical. C'est d'ailleurs cette particularité qui, jointe à l'élasticité de la peau, à la disposition des côtes et des organes, lui permet d'avaler des proies d'un diamètre bien supérieur à celui de son corps !

— A ce propos on raconte des histoires inimaginables !... On prétend que certains pythons réussissent à gober des buffles tout entiers. Est-ce vrai ?

— Non, il ne faudrait pas exagérer... un python de 4 mètres peut avaler une antilope de 30 Kgr. Quant aux spécimens dont la taille atteint 10 m. on leur donne comme maximum une bête de 75 Kgr., ce qui est déjà remarquable... puisque c'est là le poids d'un homme moyen.

Les dents des serpents sont d'ailleurs parfaitement adoptées à leur régime. Ils n'ont pas de molaires, bien entendu, puisqu'ils ignorent la mastication. Mais ils disposent de deux rangées de dents aigues recourbées d'avant en arrière, ce qui empêche la victime d'échapper à leur étreinte. Aucune proie, une fois saisie, ne peut rebrousser chemin. Pour elle, c'est un voyage à sens unique !...

— Et comment les serpents assimilent-ils leurs victimes ?

— Les méthodes diffèrent. La plus simple consiste à avaler l'animal vivant, c'est celle de la plupart des serpents non venimeux. Il en est d'autres cependant qui préfèrent étouffer leur victime avant de la consommer.

Ils ne cherchent pas, comme on le croit généralement, à broyer l'animal, mais simplement à le tuer par asphyxie. Lorsque leur but est atteint, ils relâchent leur étreinte et la déglutition commence...

— Y-a-t-il une forte proportion de serpents venimeux ?

— Environ 50 %. Mais leurs piqûres sont rarement mortelles. Voilà encore une légende qui ne résiste pas à l'examen des faits...

D'ailleurs le serpent ne s'en prend pas à l'homme ! Il le fuit, car l'être humain n'est pas une proie à sa taille et il faut une malchance extraordinaire pour que, se croyant menacé, l'animal effrayé l'attaque !

On les croit nuisibles ! Ils ne le sont pas. L'énorme consommation qu'ils font de rongeurs, leur donne en bien des régions le droit d'être considérés comme de précieux auxiliaires de l'agriculture. L'homme, d'ailleurs, commence à s'en apercevoir et devient plus circonspect dans ses massacres...

— Le serpent, a-t-il beaucoup d'ennemis ?

— Oui, aussi bien parmi les oiseaux que parmi les mammifères. Je me bornerai à citer certaines races d'aigles et les buses, parmi les premiers ; la célèbre mangouste, parmi les seconds, sans oublier cependant le valeureux petit hérisson... Pour vous rappeler un souvenir personnel, j'ai assisté l'autre jour au combat d'une vipère contre un hérisson. Ce dernier avait happé la queue du serpent et refusait de lâcher prise malgré les coups de fouet que lui lançait le reptile affolé. Finalement, à force de se trouer aux piquants de son ennemi, la vipère est retombée sur le sol, inerte et exsangue. La tenacité, une fois de plus avait eu raison de la fureur aveugle...

— Et de quoi se nourrissent les serpents ?

— Leur régime alimentaire varie selon les espèces, les uns n'acceptent que la viande à sang chaud. D'autres se contentent de petits batraciens et de poissons. Il en a qui raffolent des œufs, quelle que soit leur provenance. Certains vont même jusqu'au cannibalisme pur et simple. Je veux dire par là qu'il leur arrive de s'entre-dévorer.

— Et que pensez-vous du fameux serpent de mer ?

— Mon Dieu, sans prêter foi à l'existence d'un véritable monstre, — encore que des savants le garantissent formellement — je sais que l'on rencontre des serpents aquatiques. Ils sont toute une famille, d'ailleurs venimeuse, qui habite l'Océan Indien et



le Pacifique. Leur queue aplatie en fait de remarquables nageurs...

Mon ami, l'explorateur a rallumé sa pipe éteinte puis m'a regardé en souriant.

J'ai compris qu'il n'avait plus envie de parler et nous nous sommes quittés sur une cordiale poignée de mains...

Il se peut que je me trompe mais j'ai conscience d'avoir rapporté de cet entretien une ample moisson de choses intéressantes...

Qu'en pensez-vous, les amis ?...

ATTENTION !

A tout lecteur qui, entre le 19 décembre et le 31 janvier souscrira un abonnement d'un an au journal, il sera offert gratuitement un magnifique calendrier « TINTIN » pour l'année 1947.

Ceux qui sont dans l'impossibilité de remplir cette condition peuvent obtenir ce calendrier en versant la somme de frs. 10.— au C. C. P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.







— A MOI, MORTIMER !...

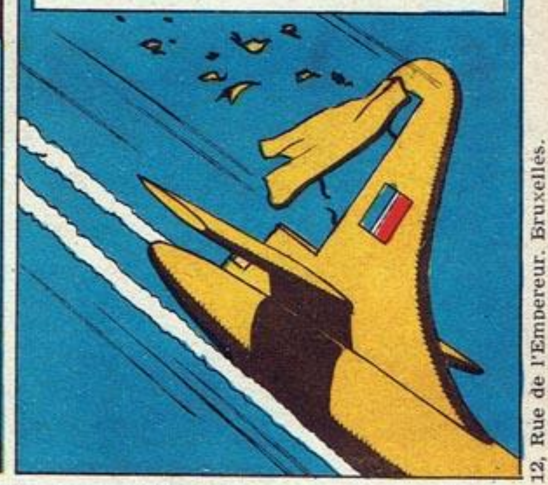
PENDANT CE TEMPS, A BORD DU « GOLDEN ROCKET »











— ALERTE ! NOUS TOMBONS... OUVREZ LES PANNEAUX ! JIM, PLACEZ LE CAPITAINE PRES DE LA SOUTE A BOMBES. JE ME CHARGE DE LUI...









Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh. 12, Rue de l'Empereur. Bruxelles.

(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.